Document généré le 11 oct. 2024 22:39

XYZ. La revue de la nouvelle

Le pénitencier

Fabien Quérault

Numéro 125, printemps 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/80239ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Quérault, F. (2016). Le pénitencier. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (125), 17–26.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le pénitencier

Fabien Quérault

Le train franchit la rivière Zhujiang qui séparait Canton de Foshan. Aux abords des rails s'étendaient des champs de serres d'où sortait parfois quelque fermier en sueur. Le soleil fit une brève apparition et la lumière réverbérée envahit le wagon. Dès que les silhouettes des usines se profilèrent à l'horizon, tombant à la renverse sur les surfaces de plastique, je ne les lâchai plus du regard.

Je me rendais dans une usine de Foshan. Je venais de passer quelques jours à Canton où j'avais déambulé au hasard des rues dans les anciennes concessions de l'île de Shamian. Mais le paysage pour moi le plus fascinant était celui des vastes zones industrielles de Dongguan, Foshan et Shenzhen, où se fabrique tout ce qui circule par cargo à travers le monde, du sapin de Noël synthétique au moindre sex-toy.

Pendant mes séjours précédents dans la région, j'avais bien essayé de m'approcher de certaines usines, d'y pénétrer, d'en prendre quelques photos, mais les gardes m'en avaient toujours empêché ou bien j'étais arrivé trop tard et la nuit était déjà sur le point de tomber. J'avais été à l'affût des rumeurs et suivais sur les réseaux sociaux tous ces anonymes qui s'activent à dénoncer les abus commis dans ces goulags de pointe : management féroce ; ouvriers pour ainsi dire réduits à l'état d'esclaves ; surveillants s'assurant, matraque en main, que les pauses ne dépassent jamais dix minutes et les nuits, cinq heures ; nourriture médiocre, presque indécente. Après quelques mois de ce régime, l'ouvrier n'était plus qu'un pâle reflet de lui-même, le regard cerné, les membres amaigris, sa jeunesse bel et bien évanouie dans les entrailles du monstre. La plupart restaient seulement pour la paye attractive. Certains, ne pouvant supporter de se voir ainsi digérés par l'usine, s'en allaient dès qu'ils avaient touché leur premier salaire. Pour certains autres, le suicide était la solution qui finissait par s'imposer, acculés qu'ils étaient par des dettes ou

la responsabilité d'une famille. Plusieurs se jetaient du haut des dortoirs construits pour les travailleurs — des immeubles aux chambres spartiates sans le moindre attrait. L'usine que je désirais visiter était en train de faire installer des grillages le long des façades pour prévenir ces incidents. On ôterait aux travailleurs jusqu'au droit de mourir.

J'envisageais de pénétrer dans une usine un peu moins surveillée, un peu à l'écart du cœur de la zone industrielle. J'étais même prêt à me procurer une tenue d'ouvrier pour pouvoir passer inaperçu.

Après une ultime courbe, le train déboucha en vue de la gare de Foshan. Tandis qu'il commençait sa décélération, je réunis mes affaires et bouclai mon sac à dos. Les quais de la gare finirent par s'étirer le long des wagons et une fois le train complètement immobilisé, les voyageurs s'écoulèrent sur le quai.

On était en juin. Une moiteur d'étuve pesait sur la ville. L'air saturé de smog bloquait toute vision.

J'empruntai un taxi et lui demandai de me conduire dans un hôtel propre aux abords de la zone des usines. Je posai enfin le sac, lourd de mes trois appareils photo, sur le lit de la chambre. J'envoyai valser les chaussures de l'autre côté du lit et me ruai sous la douche.

Je sortis pour chercher un restaurant où je puisse manger simplement mais copieusement. La faim me tenaillait depuis le départ du train à Canton. Une enseigne non loin de l'hôtel annonçait : « Cuisine du Sichuan, du Hunan et du Hubei. » Cela me convenait parfaitement.

Je m'assis à une table qui faisait face à la rue. Le soleil de l'après-midi passait par la porte et jouait avec les nappes de plastique transparent. Je commençais à manger quand un jeune homme vint s'asseoir à la table jouxtant la mienne. Quand il commanda ses plats, je reconnus l'accent de Chongqing. Il portait un jean délavé, des Adidas et une chemise à carreaux noirs et blancs. Ses cheveux hérissés partaient dans toutes les directions. Je remarquai son air fatigué. J'engageai la conversation.

Il travaillait pour Defconn, une entreprise de fabrication de composants électroniques, sous-traitant de Pansoft et Ansung.

Il passait le plus clair de son temps libre dans les salles de jeux vidéo et les karaokés des environs. Le travail à l'usine était éreintant. Il accepta avec joie de trinquer avec moi.

Il était arrivé de Chongqing voilà un an et il pouvait déjà se débrouiller en cantonnais. Les employés originaires du coin l'invitaient souvent à manger ou à boire un coup chez eux.

Je me hasardai à demander s'il y avait moyen de faire un tour dans son usine et d'y faire quelques clichés. « Peut-être. » Encouragé par sa réponse, je lui demandai s'il y avait eu des suicides récemment. Il hésita un moment puis m'apprit qu'il y en avait effectivement eu un il y a quelques semaines, dans le dortoir juste en face du sien. Une fille avait plongé dans le vide lors de la pause déjeuner. Comme je continuais à l'interroger sur cette mort et sur les conditions de travail dans l'usine, il se mit à bafouiller et à éluder les questions. Il devait aller acheter des cigarettes au coin de la rue. Avant qu'il ne revienne finir son repas, j'imaginai plusieurs stratégies pour le convaincre de m'introduire dans l'usine. Il était conciliant et peu réservé. Je ne retrouverai pas pareille occasion de sitôt ! Je brûlais d'en apprendre davantage sur ces structures concentrationnaires qu'avait laissées pousser le Parti aux marges de son territoire. J'avais en tête des articles décrivant la vie dans ces nouveaux camps. Mais pour cela j'avais besoin de faire l'expérience des lieux eux-mêmes, de les voir de mes yeux et surtout de discuter avec ceux qui y trimaient sans relâche, de coudoyer ce peuple de Sisyphe modernes.

Nous passâmes la soirée au restaurant, à boire en parlant de tout et de rien. Il rêvait de devenir photographe. J'étais moi-même photographe amateur. Je pourrais lui envoyer de Shanghai un appareil dont je n'avais plus l'usage, mais qui faisait d'excellentes photos. Pour emporter sa conviction, je lui donnai ma carte, où figuraient mon e-mail, mon téléphone et mon identifiant Weibo[1].

1. Weibo (微博, littéralement « microblog ») : site chinois de microblogging, équivalent plus riche et plus populaire de Twitter. C'est l'un des sites les plus fréquentés au monde.

La discussion tomba ensuite sur les femmes. Je célébrai la beauté des filles du Sichuan, que seules les femmes de Chongqing parvenaient à surpasser. Il tomba aisément d'accord. Les filles étaient aujourd'hui beaucoup plus faciles qu'avant, beaucoup moins revêches, surtout à Shanghai et à Pékin, où toutes consentaient à coucher dès le premier soir. Grâce à l'anonymat des villes, la femme chinoise était en train de faire sa révolution sexuelle. En tant qu'homme, dis-je pour plaisanter, il fallait soutenir cet effort révolutionnaire. Il eut un rire gêné. Il enchaînait les cigarettes, une vraie cheminée. Je sentis que j'approchais de quelque chose. Tandis que, lancée sur le sujet, ma bouche évoquait les pires orgies qu'elle avait connues et les stupres par lesquels elle était passée, et alors que les autres clients du restaurant commençaient à nous jeter des regards horrifiés, il frotta lentement ses mains sur le plat de ses cuisses et m'interrompit :

— La fille, elle avait seulement dix-huit ans.

— …

— Quand elle a sauté, je me trouvais à la chaîne. On m'a dit qu'au moment où son corps a heurté le pavé, un craquement effroyable s'est fait entendre.

J'allumai à mon tour une cigarette. Les bâtiments n'étaient alors pas encore munis de grilles. On les installait seulement maintenant. Le silence tomba entre nous. Les autres clients prirent le relais de la parole et emplirent l'air de phrases inoffensives. La patronne s'activait à les servir à petits pas entre les tables. Le soleil avait passé et seul un courant d'air chaud s'amusait désormais avec les nappes, transportant les effluves épicés de la cuisine dans la salle. Sur les tables, des baguettes en bois sombre dans leur petit panier de plastique. Aux murs, des reproductions aux couleurs sursaturées de paysages de Chine centrale, de Chengdu et Wuhan. Le silence n'en finissait pas. Quand il eut fini de manger, l'ouvrier étira ses jambes sous la table.

— On peut y aller maintenant, si tu veux. Je viens de toucher mon salaire. S'ils me virent, je ne perdrai pas grand-chose. J'en ai ma claque de l'usine de toute façon.

— Comment t'appelles-tu ?

— Xiaolong.

J'avais un petit appareil sur moi. Cela suffirait pour capturer discrètement quelques images et vidéos. Il ramassa ses clés et me dit de le suivre. Nous empruntâmes des ruelles qui pour la plupart n'étaient pas éclairées. Nous assurions nos pas à la lumière de nos téléphones. Des bols de nouilles en carton jonchaient les allées, mêlés aux baguettes usagées et à quelques touffes d'herbe. La ligne du faîte de l'usine apparaissait par intermittence à l'horizon des rues ou par-dessus les toits. Ce Léviathan semblait tourner autour de nous, nous cerner de ses ramifications. Nous attendîmes que passent deux gardes à la démarche pesante. Leur visage disparaissait sous un masque. Ils étaient recouverts d'une épaisse cuirasse noire et un long bâton pendait à leur ceinture. Nous pénétrâmes par une petite porte à l'arrière que les employés utilisaient pour prendre des pauses cigarette clandestines.

Xiaolong m'apprit que, dans l'usine, des caméras scrutaient les moindres faits et gestes des ouvriers. Cette surveillance s'étendait aussi aux chambres, où un hémisphère noir au centre du plafond épiait votre intimité. Tout ce qui se disait et se faisait dans l'usine était enregistré. Une équipe de cent personnes passait sa journée devant les écrans à soupçonner le moindre relâchement, la plus petite paresse, la plus innocente entorse au règlement.

D'abord ce furent d'interminables couloirs blancs éclairés au néon, auxquels succédèrent d'autres couloirs, tout aussi froids et aseptisés. Nous passions des portes derrière lesquelles je me figurais des chaînes de montage où s'activaient des corps vidés de leur âme. Des images de sanglantes salles de torture et de complexes machineries lacérant et mâchant des corps vifs passèrent dans mon esprit. Je me trouvais dans l'estomac du monstre.

Puis nous montâmes dans les dortoirs. Les chambres donnaient à chaque étage sur une allée ouverte d'où l'on pouvait voir le bâtiment où résidaient les femmes juste en face. L'air du soir était encore chaud, une légère brise agitait les T-shirts,

chaussettes, slips et uniformes que les ouvriers avaient mis à sécher le long des galeries.

Les portes des chambres étaient ouvertes pour la plupart. On y voyait des jeunes hommes en train de cuisiner ; d'autres regardaient le dernier show télévisé ou la dernière série à la mode ; la plupart étaient absorbés par l'écran de leur téléphone et ne nous voyaient même pas passer.

Quand nous pénétrâmes dans la chambre de Xiaolong, ses compagnons de chambrée étaient en train de jouer aux cartes avec échauffement. Les cartes volaient, les injures et les plaisanteries fusaient. J'offris des cigarettes à la ronde. C'étaient des chambres de six. Tous me considérèrent avec quelque curiosité, surtout à cause de mon accent du Nord et de mon âge. J'étais le seul ici à dépasser la quarantaine, voire la trentaine. D'où étaient-ils tous ? Un de Canton, deux du Yunnan, un de Haikou et le dernier du Henan. Le plus ancien travaillait ici depuis deux ans, tandis qu'un autre venait d'arriver il y a deux semaines et tombait de sommeil dans un coin, à l'écart du groupe. Très vite, la pièce fut saturée de fumée et Xiaolong me proposa de monter sur le toit.

Toute la zone industrielle s'étendait devant nous. Des myriades de lampes éblouissantes formaient un contraste violent avec la nuit désormais totale. Des nuages d'insectes s'agitaient dans leur halo. Au-delà d'un kilomètre, tout devenait flou et les lumières semblaient flotter dans l'air comme des ovnis à l'arrêt au-dessus du paysage.

Il y avait là quelques chaises et une table minuscule toute déglinguée. Nous nous assîmes. Je passai le briquet à Xiaolong après avoir allumé ma cigarette. Nous faisions face au dortoir des filles, dont on devinait les deux ou trois derniers étages. Le chant des cigales montait vers nous depuis les frondaisons des arbres en contrebas, un son obsédant qui, dans le silence où nous restions, emplissait le moindre recoin de l'air. Xiaolong se tortillait sur sa chaise branlante. Il finit par parler.

— Au fond, puisque tu n'es que de passage, je peux bien te le dire à toi. Ça me fait tellement mal.

Je tendis l'oreille.

— Je voyais cette fille en secret, celle qui a sauté. Elle s'appelait Jing Jing. C'est à cause d'elle que je suis resté ici. Dès que je l'ai vue, je l'ai aimée. C'était il y a sept mois, en novembre. Je venais de finir mon travail. Elle était assise dans la cour sur le rebord d'un de ces gros bacs où ils ont planté des arbres déjà grands. Elle semblait faite de porcelaine. Sa peau était blanche comme le lait, presque transparente. Ses bras étaient si fins et gracieux, on aurait dit des cous de cygnes, on aurait pu les briser avec deux doigts. Comme je m'approchais d'elle, fasciné, ses amies l'ont rejointe. Elle ne m'avait pas encore vu. Je n'avais pas encore aperçu son visage, qu'elle avait gardé tourné tantôt vers le dortoir, tantôt vers son téléphone. Je me suis assis en face d'elles près d'un autre arbre. J'ai croisé ses yeux. Elle a continué à parler et à plaisanter avec ses amies comme si de rien n'était, mais je voyais bien qu'elle se sentait gênée. Mon regard était beaucoup trop insistant. Je n'arrivais pas à me contrôler. J'étais envoûté. Les autres filles ont fini par remarquer ce qui se passait et se sont éloignées en gloussant.

Elle s'est levée et s'est avancée dans ma direction. Ce n'était pas la première fois qu'elle me voyait. Elle avait l'accent du Nord et je lui ai demandé d'où elle venait : « Changchun. » Son teint de lait s'expliquait. Ce jour-là, on a juste parlé de choses et d'autres, on a ri, je me contenais. Je n'avais déjà qu'une envie : chérir son visage de statue en le couvrant de baisers.

Dès lors on s'est vus presque tous les jours, malgré l'interdiction qui frappe toute relation amoureuse entre ouvriers, et tous les jours on s'embrassait avec plus de force et on se touchait plus avant. On s'est d'abord donné rendez-vous dans la cour, puis à une heure plus avancée dans des parties obscures des dortoirs, où on pouvait s'embrasser à l'abri des regards et des caméras. Un soir, c'était l'anniversaire d'un collègue de chambre et on est tous allés au karaoké chanter et boire. Mon ami a soûlé une fille et se l'est faite dans les toilettes pendant qu'elle vomissait à moitié inconsciente. Moi,

je n'osais encore rien. J'étais en feu, mais je ne voulais pas la brusquer, j'attendais qu'elle soit prête. Des soirs, il lui arrivait de prendre ma main et de la guider vers son sexe. Mais je ne savais pas comment faire avec cette chose-là. C'était ma première femme. Elle m'a dit que parfois son contremaître la coinçait dans un couloir et lui enfilait un ou deux doigts en lui touchant les seins. Au début, elle s'était débattue puis elle avait décidé de le laisser faire tant qu'il n'allait pas plus loin. Son frère était malade et elle avait besoin d'un salaire complet pour payer le traitement.

C'est le lendemain qu'elle m'a remis un papier dans la cour sans dire un mot. Elle me donnait rendez-vous le soir même dans un petit hôtel aux abords de l'usine. Nous sommes entrés ensemble, sous l'œil brillant et goguenard de la réceptionniste. L'hôtel était propre et simple. Je me suis assis sur le lit sous prétexte de vérifier s'il était confortable. Toute mon ardeur d'hier et des semaines précédentes s'était évanouie, je me sentais vide et pris au piège. Elle s'est approchée de moi, a pris ma tête dans ses bras et l'a collée contre son ventre. Je sentais sur mes cheveux les deux pointes de ses seins. J'ai commencé à respirer son odeur à travers le pull, d'abord doucement puis à longs traits que je gardais dans mes poumons. Une odeur de miel et de pistil que je connaissais bien. La retrouver me redonna confiance et j'ai remonté ses vêtements pour lui embrasser le nombril. Puis mes lèvres ont effleuré ses tétons. Puis je l'ai attirée encore plus étroitement contre moi et l'ai déposée sur le lit, où nos corps se sont mêlés toute la nuit. Je n'étais plus moi-même, je ne savais plus ce que je faisais. On a dû s'endormir une ou deux heures avant le lever du soleil. Le matin on a rejoint nos chaînes de travail. On s'est séparés au portail de l'usine avec un regard. Je ne l'ai jamais revue. C'est ce jour-là qu'elle a sauté.

— Tu veux la voir ? demanda-t-il en tapotant sur son téléphone.

J'acquiesçai et il me le tendit. La vidéo montrait Jing Jing en train de faire des mimiques au téléphone, de rire et de lui demander d'arrêter de filmer, car elle était trop fatiguée.

— La vidéo suivante est celle où on la voit sauter.

— …

— Un collègue fumait accoudé à la galerie quand elle s'est précipitée. C'était vers midi. Je travaillais. Cet imbécile a filmé et a ensuite posté la vidéo sur Weibo et Wechat, où elle s'est répandue et a été partagée des milliers de fois avant d'être supprimée une ou deux heures plus tard. Jamais je n'aurais dû lui demander cette vidéo. Depuis elle me hante. Si seulement j'avais été là. Regarde-la toi aussi.

Je fis glisser l'écran vers la vidéo suivante. J'entendis d'abord des cris : « Ne saute pas ! », « Ne le fais pas ! » Je distinguai ensuite des formes floues dans la cour. Il faisait grand soleil ce jour-là. Puis la caméra avait fait sa mise au point et la scène devenait beaucoup plus riche en détails. L'ouvrier avait pointé l'objectif vers le toit opposé où l'on voyait une fille assise sur le rebord. Elle se balançait et semblait hésiter. Peut-être pleurait-elle. Puis le corps bascula. J'entendis un bruit sec qui me fit froid dans le dos. Je découvris la forme du corps tout en bas. Les spectateurs s'étaient écartés. Les filles pleuraient. Des garçons s'empressèrent autour de la morte pour tenter de la ranimer. Mais c'était peine perdue et, au bout de quelques secondes, ils s'écartèrent eux aussi. Le film s'arrêtait au milieu des lamentations.

J'allumai une cigarette. Je tendis le téléphone à Xiaolong, qui regarda un long moment du côté de Canton.

Quelques moustiques et de gros papillons de nuit voletaient autour de nous. Quelqu'un vint étendre du linge à l'autre bout du toit. Je ne distinguai qu'une ombre. Les lumières du dortoir de l'autre côté de la cour disparaissaient l'une après l'autre. On entendait un va-et-vient de camions au loin.

Une amie de Jing Jing était venue le voir quelques jours plus tard, alors qu'il ne parvenait pas à comprendre les raisons de cet acte désespéré. Ce jour-là, elle avait entraperçu, au détour du couloir qui menait aux toilettes, un uniforme à l'allure féminine pressé par les mains et le corps du contremaître. Elle n'avait pas reconnu la fille et avait cherché à

oublier la scène au plus vite. Xiaolong avait alors su que ce salaud était allé plus loin.

— Si je croise à nouveau ce fils de pute, je lui éclate la tête sur le trottoir.

Le chef d'équipe avait été remplacé dès le lendemain du suicide par un nouvel employé.

•

— Cette vidéo a fait le buzz sur les réseaux sociaux avant d'être retirée. Beaucoup de gens l'ont vue, partout en Chine. Quelques journalistes sont venus fureter autour de l'usine, poser des questions, mais ils ont vite été découragés. Il paraît que la vidéo circule toujours sur des sites étrangers. Pour ceux qui la voient, ce n'est qu'une Chinoise désespérée commettant l'irréparable. Voir la mort d'aussi près les aide peut-être à se sentir plus vivants. Mais moi, cette fille, je la connaissais. Je connaissais le goût de sa peau, son sourire et les expressions de ses yeux. Je l'aimais tout entière. Maintenant il ne reste plus que ces échos d'elle, ces visionnements indifférents et gratuits, de plus en plus anonymes, de plus en plus dégradés au fil des partages et téléchargements, que ces quelques simulacres à la surface d'un écran.

Le lendemain je ramassai mes appareils photo, épars à travers la chambre, qui n'avaient pas servi. Je pris le premier train pour Canton. Je traversai à toute allure la zone bâtarde qui la séparait de Foshan. Les villes n'avaient plus de fin. Je fixais le paysage, mais ne pouvais percevoir son détail. J'étais incapable de ralentir son développement trouble et furtif par-delà la vitre.

Je regagnai Shanghai le soir même.